



Philippe Jaroussky: «Je me méfie de la modestie de ceux qui ont réussi, y compris de la mienne.»

Léa Crespi/Pasco

Je me suis toujours considéré comme un musicien plutôt que comme un chanteur. Et comme je ne suis pas plus idiot qu'un autre, pourquoi est-ce que je ne pourrais pas exprimer de la poésie mise en musique?»

Entendre Jaroussky dans Schubert est un choc et il le sait. Il faut un temps d'adaptation pour goûter ces lieder perchés si haut, dans cette lumière séraphique où les sentiments peinent d'abord à s'incarner. Mais bientôt la magie opère, Jaroussky se détend, son pianiste Jérôme Ducros fait des merveilles: l'émotion entre à flots, la salle fond et réclame des bis à n'en plus finir.

Ce récital, il l'a inauguré à Berlin. «Lorsque

je suis monté sur la scène du Staatsoper, j'ai été pris d'un vertige. Comment osais-je m'exprimer en allemand devant un public qui connaît ça par cœur? Mais c'est toujours mon côté kamikaze. Je sors de ma zone de confort et une partie de mon public aussi, je prends un risque vis-à-vis de celui qui m'attend dans Haendel ou Vivaldi, mais aussi vis-à-vis du public qui connaît très bien ces lieder et que je pourrais décevoir.»

Il a travaillé deux mois non-stop sur Schubert. «En général, pour les opéras baroques, j'ai une vision assez aboutie de ce que je veux et je n'écoute pas trop ce que d'autres en ont fait. Pour Schubert, j'ai tout écouté. Hotter,

Wunderlich, Fischer-Dieskau, Goerne ou celui qui a ma préférence, Christian Gerhaher...»

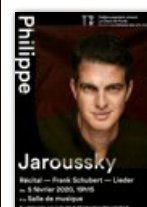
On s'étonne tout de même que ces mélodies lui paraissent plus ardues que les vocalises baroques qu'il domine avec une virtuosité si éclatante - étudiant, on le surnommait «mitrailleuse». «Mais Schubert, c'est un Everest! Celui que tous les chanteurs ont envie de gravir. On n'est pas sur la virtuosité, on est sur la couleur, l'articulation, le phrasé. C'est un répertoire qui requiert un contrôle absolu, mais en même temps il faut se libérer pour aller chercher l'émotion, le moment suspendu. C'est écrit par un ange...»

Depuis deux mois, donc, Philippe Jaroussky est en immersion profonde. «J'ai énormément travaillé, je me suis posé beaucoup de questions, j'ai puisé dans ressources que je ne connaissais pas, j'ai passé par des moments de découragement, de doute. Mais je ne regrette pas de l'avoir fait. Ça me demande une discipline de vie encore pire que d'habitude. Je mange, je dors, je révise mes textes, je parle le moins possible et je me chauffe peu avant le concert pour garder le maximum. Mais chanter cette musique me fait du bien.»

«Schubert me demande une discipline de vie encore pire que d'habitude. Je mange, je dors, je parle peu, je révise mes textes»

Il dit encore qu'il aimerait que les gens «sortent avec une vision de la vie légèrement changée» d'un tel récital. «On court partout, alors se poser deux heures pour percevoir le temps d'une autre manière, ça compte, non? Je trouve dommage qu'une grande partie des gens n'ait pas accès à ça. Plus ça va, plus je trouve que c'est un privilège de pouvoir être touché par la musique.»

Toujours modeste, il dit aussi qu'il «ne domine pas encore complètement» son sujet, qu'il lui faut encore travailler. Que chaque récital le fait progresser - il en aura donné 14 à la fin de sa tournée, après quoi il enregistrera un album. Est-il à nouveau dans la peau du chérubin qui fait tout juste? «Je me méfie de la modestie de ceux qui ont réussi, y compris de la mienne», dit-il dans le livre d'entretiens qu'il vient de publier («Seule compte la musique», Éd. Papiers Musique). Ultime élégance d'un musicien qui sait tout de ses fragilités, comme de ses ressources: le plus beau talent de Jaroussky, c'est peut-être celui d'être soi.



À ÉCOUTER

**À La Chaux-de-Fonds (NE),
salle de musique,
le 5 février. Aux Sommets
musicaux de Gstaad (BE),
église de Rougemont,
le 3 février.**